

Laval théologique et philosophique

Jean Pirotte et Guy Zelis, dir., Pour une histoire du monde catholique au 20^e siècle. Wallonie-Bruxelles. Guide du chercheur. Avec la collaboration de Baudouin Groessens et Thierry Scaillet. Louvain-la-Neuve, ARCA et Église-Wallonie, 2003, 784 p.

Gilles Routhier

Walter Kasper, théologien en dialogue
Volume 60, numéro 1, février 2004

URI : id.erudit.org/iderudit/009485ar

DOI : [10.7202/009485ar](https://doi.org/10.7202/009485ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval et Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN 0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Routhier, G. (2004). Jean Pirotte et Guy Zelis, dir., **Pour une**

histoire du monde catholique au 20^e siècle. Wallonie-

Bruxelles. Guide du chercheur. Avec la collaboration de

Baudouin Groessens et Thierry Scaillet. Louvain-la-Neuve,

ARCA et Église-Wallonie, 2003, 784 p.

Laval théologique et philosophique, 60(1), 185–187. doi:10.7202/009485ar

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

cet égard au Dieu biblique. La conception scientifique de Dieu peut toutefois rappeler au croyant « la dimension cosmique de sa foi » et permettre d'éviter la tentation d'une théologie trop anthropocentrique (p. 122). La « religion cosmique » d'Albert Einstein, qui affirme qu'il y a « quelque chose » d'incompréhensible qui se manifeste dans « l'ordonnement des lois de la nature » et dans « la nécessité de son fonctionnement » (p. 119), exemplifie ce support cosmique apporté par la science à la foi.

« Teilhard et la Bible », de D. LAMBERT, montre comment Teilhard de Chardin réinterprète les thèmes bibliques dans l'horizon d'une philosophie de la nature héritée de la pensée évolutionniste de la science de son temps (p. 129). Tout d'abord, la Création du monde est comprise par Teilhard comme une création continue, l'évolution de l'univers étant le passage graduel du néant à l'être (p. 137), c'est-à-dire du multiple à l'unité et donc à la conscience (p. 131). L'Incarnation est pensée « en lien intime avec la Création », la Création découlant d'une union et l'Incarnation étant « cette union intime du Christ et du Cosmos » (p. 138-139). Le mal, quant à lui, est perçu comme étant inhérent à la multiplicité, l'« Union créatrice » à l'œuvre dans l'univers étant en lutte contre le mal (p. 141). Enfin, la parousie christique est interprétée comme le Point Oméga où converge l'évolution de l'univers (p. 149). Teilhard se réapproprie également le thème paulinien du plérôme, qu'il comprend comme la réconciliation eschatologique entre l'Un-Dieu increé et le Multiple créé (p. 151). Selon Lambert, la lecture teilhardienne des thèmes bibliques permet de penser « la profonde unité des Mystères chrétiens », évite la confusion entre le « commencement naturel de l'univers » et la « création au sens théologique » et assure l'intelligibilité du discours biblique en regard de la nouvelle image scientifique du monde (p. 154). En revanche, le regard scientifique de Teilhard surévalue la dimension de nécessité et d'universalité aux dépens de celle de gratuité et de singularité, essentielles notamment à l'interprétation de l'Incarnation et du mal moral (p. 154-155).

Dans « “Le soleil s'arrête à Gabaon”. Interprétations de la Bible et avancée des sciences », P.-M. BOGAERT questionne la relation entre le progrès de l'interprétation de la Bible et le progrès scientifique à partir d'un célèbre extrait de la Bible, celui où Josué arrête le soleil dans sa course (Josué 10,12-15). Bogaert conclut tout d'abord de l'affaire Galilée, qui a vu s'opposer la conception scientifique du monde et la lecture orthodoxe de la Bible, la nécessité de renouveler le discours sur Dieu, la science ne pouvant pas elle-même rendre compte de « l'acte créateur » (p. 175). Il tente ensuite de montrer que si l'exégèse biblique peut se nourrir des découvertes scientifiques, ces dernières permettant par exemple d'établir une chronologie absolue, Dieu seul reste garant du sens de l'histoire (p. 176). Enfin, Bogaert estime que l'actualité des récits bibliques est « de tenir simultanément l'homme et Dieu, de les affronter même », cette tâche dépassant celle de la science (p. 176).

François DION
Université Laval, Québec

Jean PIROTTE et Guy ZELIS, dir., **Pour une histoire du monde catholique au 20^e siècle. Wallonie-Bruxelles. Guide du chercheur.** Avec la collaboration de Baudouin GROESSENS et Thierry SCAILLET. Louvain-la-Neuve, ARCA et Église-Wallonie, 2003, 784 p.

Vingt-six spécialistes de la Belgique francophone offrent aux chercheurs intéressés à l'histoire religieuse de la Belgique au XX^e siècle une boussole sûre pour s'orienter dans l'univers complexe que représente le monde catholique dans les régions Wallonie-Bruxelles. En tout, 35 notices d'une quinzaine de pages chacune, toutes structurées (sauf exceptions : Thion, Henrivaux) de la même manière : les faits, les problèmes et les sources. La première partie (9 rubriques) s'intéresse à la vie religieuse et recouvre aussi bien la pensée théologique, les cadres institutionnels (où on ne fait pas

de place à l'école catholique, aux patronages, aux hôpitaux, etc.) que l'activité pastorale ou les pratiques religieuses (catéchèse, liturgie, religion populaire), les mouvements spirituels ou les formes de spiritualité. Rien cependant, dans cette partie sur la mystique — serait-elle alors éteinte en Belgique — ou (sinon que de manière fragmentaire ou dispersée) sur la spiritualité des laïcs en émergence dans les mouvements de jeunesse et les mouvements familiaux ou d'action catholique. Rien non plus sur le mouvement marial qui marqua le siècle de son empreinte et auquel le cardinal Suenens a donné son aval, rien non plus sur le renouveau charismatique également soutenu par l'archevêque de Malines. En fait, ce sera dans la partie consacrée aux problèmes de société que l'on retrouvera les mouvements de jeunesse et d'Action catholique et l'Apostolat des laïcs. Pourtant, il n'en va pas simplement d'une action sociale dans ces confréries et mouvements, mais une spiritualité — sinon une mystique — est engagée dans ces mouvements qui ont marqué le siècle et si fortement en Belgique.

La deuxième partie, beaucoup plus brève (3 rubriques), traite des catholiques dans la vie politique et, surtout, du parti catholique auquel une rubrique entière est consacrée.

La troisième partie (5 rubriques), sans doute la moins homogène, est consacrée aux problèmes de société. C'est dans ce cadre que Fr. Rosart et T. Scaillet réservent une longue notice aux mouvements d'Action catholique et de jeunesse et à l'Apostolat des laïcs qu'on n'avait pas réussi, plus haut, à situer adéquatement dans la rubrique portant sur les cadres institutionnels (dont l'approche demeure trop territoriale, approche de laquelle le *xx*^e siècle arrive à se distancer), ni dans celle sur la vie religieuse. Les mouvements familiaux, mentionnés au passage, ne reçoivent probablement pas le traitement qu'il aurait fallu leur accorder.

La quatrième partie (12 rubriques) s'intéresse à la vie culturelle : enseignement, mouvement des intellectuels catholiques, la presse écrite et, plus largement, l'action des catholiques dans l'univers médiatique (radio, télévision, cinéma), le théâtre, les maisons d'édition et la littérature catholique. Belgique oblige, une rubrique est consacrée à la bande dessinée. On trouve ici quelques doubles avec la première section (on revient à la théologie, l'œcuménisme, le renouveau liturgique, le chant liturgique, etc.), ce qui n'est pas sans mettre en relief la difficulté de la systématique d'ensemble de l'ouvrage. En effet, comment traiter d'un catholicisme intégral en divisant l'expérience en différents domaines ? En fait, il n'y a pas, dans cette conception de la vie chrétienne, un domaine que l'on pourrait appeler la « vie religieuse » et des domaines autonomes qui seraient le social, les loisirs ou la presse. Tout cela ne forme qu'un ensemble imprégné de religieux avec pour référence constante le Moyen Âge.

Deux brèves parties (3 rubriques chacune) s'intéressent d'une part à la guerre et la paix et, d'autre part, à l'Outre-Mer : missions et coopération. On est intrigué de voir que, après 1960, aucune réflexion n'est consacrée à la mission. Est-ce à dire qu'un pays missionnaire comme l'a été la Belgique renonce à la mission après la décolonisation, la coopération prenant le relais de l'activité missionnaire ? Certes, la mission entre en crise, mais les objectifs de la mission sont si différents de ceux poursuivis par la coopération que les deux mériteraient d'être prises en compte et adéquatement traitées.

Au-delà des problèmes de systématique relevés plus haut et du fait que les 30 dernières années du siècle sont un peu plus négligées, on ne peut être qu'élogieux devant ce travail de grande envergure et combien utile. L'ensemble, qui représente une mine du point de vue bibliographique, est complété d'une table des noms de personnes et d'une table des noms d'association et de mouvements. On a été aussi heureux de constater l'importante contribution de deux jeunes historiens à cet

ouvrage (Thierry Scaillet et Baudouin Groessens). Avec une telle relève, l'histoire religieuse a de belles années devant elle en Belgique francophone.

Gilles ROUTHIER
Université Laval, Québec

Félicien ROUSSEAU, **C'est la misère qui juge le monde**. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2001, XIV-462 p.

Le présent volume marque la cinquième étape d'une vaste recherche menée par l'auteur avec une ténacité exemplaire : elle vise à mieux cerner les traits du droit naturel tel que le conçoit Thomas d'Aquin en mettant en perspective toute la richesse de sa réflexion morale¹. Rousseau est ici au cœur de sa démarche puisqu'il aborde la vertu morale de justice et son objet, le droit. Dans un premier temps, il entreprend une présentation minutieuse du droit naturel classique tel qu'il apparaît dans les écrits de saint Thomas : des pages fort intéressantes marquent le rapport de Thomas à Aristote (chapitre VI). Une deuxième partie aborde le droit naturel moderne qui trouve son aboutissement dans le rationalisme juridique de la Modernité. La table est alors mise pour étudier la vertu morale de justice et marquer son rôle dans la construction d'une liberté authentique, véritablement « humaine ».

Une thèse fort importante circule à travers cet ouvrage comme à travers toute la recherche de l'auteur : à la suite de Thomas, il faut valoriser ce qu'il y a de plus fondamental et de plus humble dans l'être humain, à savoir ce qui le rattache plus directement à la nature et constitue la matière du droit naturel au sens le plus strict. Ce faisant, Thomas s'élevait contre le triomphalisme chrétien du Moyen Âge préoccupé essentiellement de la relation théologale avec Dieu et peu ouvert à la consistance des réalités terrestres. Ce triomphalisme, largement décrit dans le volume précédent, continue de se manifester aujourd'hui dans certains courants de théologie morale et dans certains textes du Magistère. Mais cette valorisation de ce qu'il y a de plus humble et de plus « naturel » dans la personne se situe aussi à l'opposé du triomphalisme des Modernes qui se font une gloire d'arracher l'être humain à la Nature et de le définir uniquement par sa raison, une raison « technicienne » par laquelle il maîtrise cette même Nature et la transforme à son gré. C'est en ayant en tête cette entreprise de revalorisation de ce qui est humble et sans défense qu'on comprendra le titre énigmatique — et un peu racoleur — donné au volume : *C'est la misère qui juge le monde*.

Mais l'auteur ne se contente pas de dénoncer. Se nourrissant des textes fondamentaux de saint Thomas qu'il rumine et rappelle fréquemment au lecteur, il entreprend une œuvre de reconstruction, ou mieux, de « réconciliation » : il essaie en effet de dépasser des oppositions devenues traditionnelles et de réconcilier l'être humain avec lui-même, refaisant l'unité entre la nature et la liberté, les droits socio-économiques et les droits rationnels, la connaissance et l'affectivité.

Pour ce qui est du rapport nature et liberté, Rousseau réagit contre une conception qui fait de la nature un bloc insécable que la liberté doit dominer par l'art et la technique, conception typique de la modernité comme le montrent à l'envi plusieurs citations de Descartes, Kant, Renaut et Ferry parmi d'autres. L'auteur nous introduit dans l'approche subtile de Thomas qui nous montre comment la *determinatio ad unum*, typique de la nature, s'infiltré dans les facultés humaines et devient

1. Voir Félicien ROUSSEAU, *La croissance solidaire des droits de l'homme*, Montréal, Bellarmin ; Paris et Tournay, Desclée, 1982 ; *Courage ou résignation et violence*, Montréal, Bellarmin ; Paris, Cerf, 1985 ; *Modération ou manipulation et violence*, Montréal, Bellarmin ; Paris, Cerf, 1990 ; *L'avenir des droits humains*, Québec, PUL et Anne Sigier, 1996.